



ÉCOLE DE GARÇONS

Photo: François TEFNIN

LES GARÇONS À LA TRAINÉ?

Certains de nos bâtiments scolaires portent encore l'empreinte de leur caractère jadis sexué. Depuis, filles et garçons ont rejoint les mêmes bancs, à défaut de rallier les mêmes performances dans les colonnes de leurs bulletins respectifs. Avec une avance obstinément prise par le sexe injustement – une fois de plus! – qualifié de faible. Ces courbes statistiques divergentes sont-elles vouées à le rester à perpétuité? Comment les expliquer? Et surtout, comment et sur quelles variables agir pour les modifier?

Les solutions sont sans doute aussi variées que les explications sont complexes. Du point de vue des résultats, les tendances s'expriment de manière globale et collective; les contributions des garçons et des filles aux évaluations sont, elles, à chaque fois individuelles. Cela ne nous dispense pas d'étudier la question et d'observer nos pratiques pour les adapter aux élèves que nous avons devant nous au quotidien. ■

FRANÇOIS TEFNIN

ENJEUX

L'ÉCHEC SCOLAIRE A UN SEXE

EXEMPLES

QUAND UNE ÉCOLE "DE FILLES"
DEVIENT MIXTE...

QUAND CHACUN CHERCHE SA PLACE
QUAND LES MODÈLES CHANGENT...

CHANGEMENTS

INSTITUTEUR MATERNEL AU MASCULIN

EN CHIFFRES

LA LOI DU GENRE?

FÉMINISATION

"LES GARÇONS SONT DANS LA
RÉSISTANCE À L'AUTORITÉ"

enjeux

L'ÉCHEC SCOLAIRE
A UN SEXE

***Sauvons les garçons!*, tel est le titre du livre¹ récent de Jean-Louis AUDUC, directeur-adjoint de l'IUFM de Créteil. Explications d'une telle sollicitude.**

Pourquoi vous êtes-vous intéressé à cette problématique?

Jean-Louis AUDUC: Je m'intéresse beaucoup à la question de l'échec scolaire. En étudiant les statistiques concernant les jeunes en difficulté, je me suis aperçu qu'il s'agissait très souvent de garçons. Au niveau de la lecture, les garçons ont beaucoup plus de difficultés que les filles, et ils sont plus concernés par le décrochage scolaire, le redoublement...

D'où ce cri d'alerte dans mon ouvrage *Sauvons les garçons!*: si on veut lutter contre l'échec scolaire, il faut établir un bon diagnostic, et notamment bien connaître ceux qui sont le plus en difficulté. Il faut donc analyser les causes de l'échec des garçons pour trouver des moyens d'y remédier et ne plus avoir, en France, 100 000 garçons qui sortent chaque année de l'école sans qualification.

Ce constat dépasse-t-il la France?

JLA: Oui, et cette problématique suscite un grand intérêt dans divers pays étrangers. Dernièrement, une conférence en Suède était consacrée aux différences de genres dans les résultats scolaires, et il est apparu que dans tous les pays d'Europe, il y avait un écart de réussite entre filles et garçons, avec des degrés différents.

Selon vous, "l'échec scolaire a un sexe". Mais peut-on dire qu'en bout de course, la réussite scolaire en a un aussi?

JLA: En France, les derniers chiffres montraient, avant la crise, que pour les moins de 35 ans, le chômage féminin était moindre que le chômage masculin. Ils révélaient aussi qu'une série de métiers en rapport avec l'humain, bien positionnés sur l'échelle

sociale (médecin, architecte, juge...) deviennent des métiers féminins. Par ailleurs, en France, et surtout dans les banlieues où vivent des "gens issus de la diversité", l'insertion dans le monde du travail est très différente entre garçons et filles. À faible ou moyen niveau de qualification, les chefs d'entreprise préfèrent embaucher des filles venant d'Afrique du Nord ou d'Afrique noire, dont ils jugent qu'elles sont en situation positive, alors que les garçons sont assimilés à de la graine de délinquant ou de terroriste.

Si on en revient à l'école, vous évoquez des raisons qui expliqueraient cet écart entre garçons et filles...

JLA: J'ai essayé une série d'hypothèses sur cet écart, aux deux moments où il est, à mon avis, le plus accentué: l'entrée dans l'apprentissage de la lecture, et le moment de la 5^e-4^e au collège². En France, une fille sur vingt a des difficultés de lecture, alors qu'un garçon sur cinq est dans ce cas! Je pense que cela vient du fait que le père ne s'occupe pas assez de son enfant lorsqu'il démarre l'école. Il va plutôt s'en occuper lorsqu'il est au collège. De ce fait, pour le garçon, l'univers scolaire peut apparaître comme étant lié aux filles, à la mère, à l'enseignante qui est, 9 fois sur 10, une femme. L'enjeu est d'avoir une bonne répartition hommes-femmes pour le suivi scolaire des enfants. Je regrette qu'on n'ait pas plus d'enseignants masculins dans le premier degré, pour corriger l'impression que l'écriture, la lecture, les fondamentaux sont une affaire de filles.

Cela n'a-t-il pas aussi à voir avec ce que l'on pourrait appeler les standards culturels de la féminité et de la virilité?

JLA: C'est très important au secondaire. Au collège, il y a ce grand écart de maturité entre les filles et les garçons. Lorsqu'on leur demande de construire un projet personnel à 14-15 ans, la fille est déjà une femme,

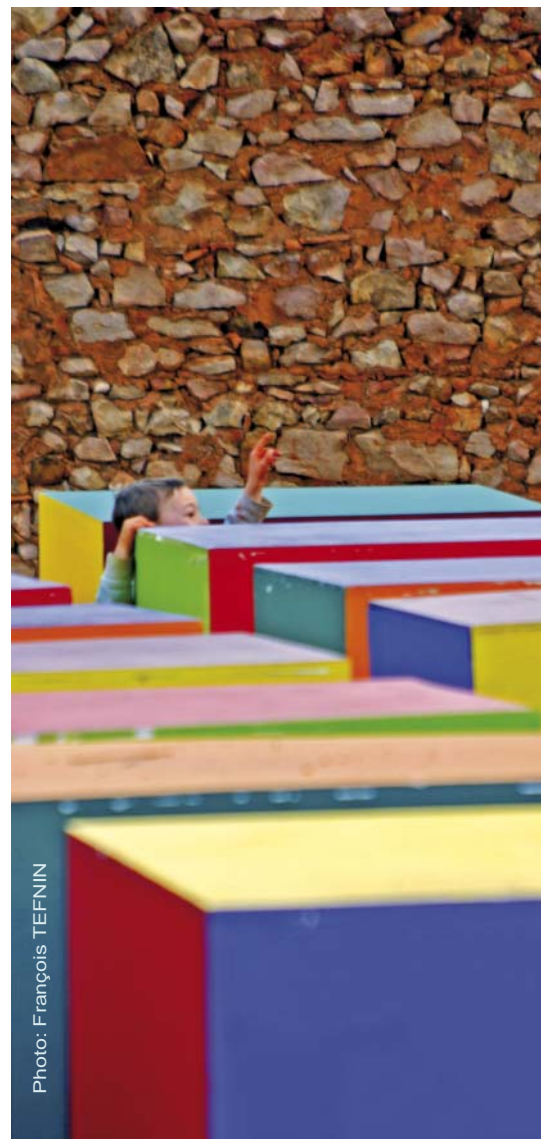


Photo: François TEFNIN

Comment sortir les garçons du dédale de l'échec?

elle a dans son corps le passage de l'adolescence à l'âge adulte, alors que le garçon est souvent encore immature. Et dans notre société, tous les rites de passage, qui étaient essentiellement masculins, ont disparu. Le jeune est dans un *no man's land*



entre 16 et 25 ans, où il ne sait pas ce qu'il est. Cela peut se traduire, chez certains garçons, par une suraffirmation de leur virilité et des violences faites aux jeunes filles.

Quelle serait la solution ?

JLA: Un vrai travail est à effectuer pour mieux réussir le vivre ensemble. Il faut un projet pédagogique qui vise à démontrer aux filles qu'elles peuvent obtenir tout type d'emploi, et qui fasse comprendre aux garçons qu'aucun métier qui touche à l'humain ne leur est interdit. On doit les accompagner pour l'orientation, les parer, pour éviter cette situation d'éternelle adolescence.

Vous suggérez qu'il serait bon de prévoir une pédagogie différenciée, du moins pour certaines activités, pour certaines matières...

JLA: Agir pour la mixité, ce n'est pas mettre des garçons et des filles ensemble et se dire que tout est résolu. Tenir compte de la personne de l'élève, ce n'est pas le considérer comme un élève virtuel asexué, mais c'est avoir des

approches différenciées pour mieux les réunir harmonieusement à partir de détours pédagogiques qui peuvent être différents.

J'ai trouvé un ouvrage sur la difficulté scolaire qui présentait 31 cas

(29 de garçons et 2 de filles), et à aucun moment, on ne s'interrogeait sur cette énorme domination des garçons. Mon livre veut faire prendre conscience de cette question. Je précise des moments séparés pour la lecture et l'orientation, par exemple, permettant de mieux gérer ensuite les périodes de vivre ensemble.

Ne faudrait-il pas aussi une éducation à l'altérité ?

JLA: L'enjeu est de reconnaître l'autre dans sa différence et dans sa diversité. Dans nos programmes, on a travaillé sur l'altérité, mais en concevant la mixité comme une fin en soi. Pour moi, le défi est de construire un parcours qui n'isole pas les garçons et les filles, qui leur permette de réussir ensemble, qui diminue la violence entre eux et qui privilégie le respect de l'autre.

Dans la classe, on ne peut éviter les comparaisons entre les élèves... Quelles conséquences cela peut-il avoir ?

JLA: Toutes les études menées par les pédagogues ou les psychologues montrent que c'est à l'intérieur du même sexe que se font les comparaisons. Mais lorsqu'un garçon se trouve devant des filles en réussite scolaire, s'il est en échec, il se sentira humilié et n'osera pas parler. D'où l'importance d'avoir des groupes de soutien séparés garçons-filles. Si les garçons sont humiliés, il ne leur reste que la force pour s'affirmer. Je constate, dans un certain nombre d'établissements français, la montée d'une violence des garçons vis-à-vis des filles. En France, on est en train de prendre conscience de ce phénomène.

Un des problèmes actuels est la féminisation du corps enseignant...

JLA: C'est pour cela qu'il faut dire aux jeunes que le métier d'enseignant ne leur est pas interdit! Il est clair qu'on a besoin de modèles. Aujourd'hui, ceux qu'on trouve chez les enseignants, ce sont des femmes, ce qui conforte les écarts filles-garçons. Si je provoquais un peu, je dirais

qu'on ne présente aux garçons que des rappeurs, des footballeurs ou des acteurs, c'est-à-dire des réussites qui n'ont pas de rapport avec l'école. Il faut se poser la question de la féminisation du corps enseignant, mais aussi de celle de tous les métiers de l'humain. Est-ce qu'une société peut fonctionner, si tout ce qui s'occupe de l'humain n'a aucun référent masculin? D'où l'importance de campagnes à mener sur l'idée que les hommes doivent pouvoir exercer ces métiers.

N'y a-t-il pas une dévalorisation ou une non reconnaissance de la société, y compris financièrement, de ces métiers qui se féminisent ?

JLA: Pour les médecins et chirurgiens, ce n'est pas encore le cas. Le salaire et la visibilité des métiers jouent un rôle, ainsi que le besoin de modèles auxquels s'identifier. C'est très facile, pour une jeune fille, de trouver autour d'elle un modèle féminin en réussite, valorisé. Les métiers masculins sont, eux, plutôt invisibles. Il faut construire du référent et de l'identification masculine pour le jeune garçon. Ce qui implique d'avoir une réflexion sur des modalités séparées d'orientation.

Quelles réactions avez-vous reçues, suite à la publication de votre livre ?

JLA: Pour le moment, beaucoup de réactions positives et un bel écho dans la presse française. Certains collègues m'ont dit que j'avais exprimé tout haut ce qu'ils pensaient. Le livre entraîne une discussion sur l'échec scolaire, sur l'identité et la société. Et je me réjouis que le Ministère se soit décidé à organiser, le 3 février prochain, un forum³ auquel je participerai, sur le thème "*filles-garçons, semblables ou différents, se construire à l'école avec ses différences*". ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN
TEXTE BRIGITTE GERARD

1. Descartes & Cie, 2009.

2. La 1^{re}-2^e secondaire en Belgique.

3. Voir www.fondation-wyeth.org

exemples

QUAND UNE ÉCOLE
"DE FILLES" DEVIENT
MIXTE...

Que se passe-t-il quand une école devient mixte?

Marc BELLEFLAMME, directeur de l'Institut Saint-Sépulcre à Liège, fait part de son expérience récente.

"L'école n'est devenue mixte qu'il y a 3 ans. Au départ, le projet éducatif était orienté vers les seules filles. Nous scolarisons un grand nombre d'élèves musulmanes, et certains parents ont mal vécu le fait que l'école s'ouvre aux garçons. Ils nous expliquaient avoir choisi notre établissement précisément parce qu'il n'était pas mixte. Mais vis-à-vis des autres écoles, du CES notamment, notre position était devenue de plus en plus marginale et difficile à tenir.

De 5% la première année, les garçons étaient 10% la deuxième, et ils sont 11,7% aujourd'hui. On en compte 11 en première pour 43 filles. Les premiers qui se sont inscrits étaient

surtout intéressés par la section habillement. Il y en a aujourd'hui deux en services sociaux. Deux autres ont entamé la puériculture, mais ils ont abandonné. Certains viennent chez nous après avoir «essayé» beaucoup d'autres établissements, et la motivation n'est pas toujours au rendez-vous. Ils ont parfois un peu de peine à trouver leurs marques au milieu des filles, mais il devient exceptionnel qu'il n'y ait qu'un seul garçon par classe, comme c'était le cas au début.

Quant au fait de savoir s'ils rencontrent des problèmes particuliers, ce n'est pas ce qui ressort des conseils d'éducation hebdomadaires avec les éducateurs. Les difficultés constatées sont plutôt spécifiques à la prise

en charge d'un public socio-culturellement défavorisé et de plus en plus précarisé. L'arrivée des garçons a eu des effets positifs. Les premiers, perdus dans une majorité de filles, faisaient l'objet de toutes les attentions de leur part. Mais, peu à peu, les choses évoluent et les enseignant(e)s reconnaissent que là où il y a des garçons, les filles ont moins tendance à former des clans. Leur présence pacifie en quelque sorte l'atmosphère.

Le corps enseignant se masculinise, lui aussi, peu à peu. Essentiellement féminin il y a quelques années, il compte aujourd'hui 10% environ de professeurs masculins. Là aussi, les choses s'équilibrent tout doucement!". ■ MNL

QUAND CHACUN
CHERCHE SA PLACE

Le Centre scolaire des Dames de Marie, école secondaire située à Saint-Josse-Ten-Noode, à Bruxelles, est devenu mixte voici seulement 5 ans. Les écoles primaires du même PO étant alors toutes mixtes jusqu'en 6^e, il devait en aller de même pour les Dames de Marie, afin que les garçons puissent y poursuivre leur scolarité.

Béatrice BROU, directrice de l'école jusqu'en juin 2009, a vécu ce virage important et pointe ici les difficultés ressenties à l'époque.

"Avant l'instauration de la mixité, notre école accueillait environ 600 filles, et le corps professoral était essentiellement féminin. Il y a maintenant des garçons jusqu'en 5^e, et ils représentent un tiers des élèves au

1^{er} degré. L'établissement organise de l'enseignement général, du technique et du professionnel, mais les sections «services aux personnes» restent davantage destinées aux filles. Du coup, après le 1^{er} degré, certains garçons doivent quitter l'école pour aller dans un établissement qui organise d'autres sections.

Les débuts de la mixité ont été très difficiles. L'école a connu beaucoup de violence, aussi bien de la part des garçons que des filles, alors qu'elle était quasi inexistante auparavant. Nous accueillons presque uniquement des enfants issus de l'immigration, et pour ces filles, l'école représentait un domaine privé, que les garçons venaient perturber. De leur côté, ceux-ci ont dû trouver leur

place. Au cours de l'année 2006-2007, nous avons dû faire face à une vingtaine d'exclusions de jeunes. On a revu une série de choses: on a réinstauré les rangs et la montée en classe en silence; on a aussi réorganisé la cour de récréation, en y installant des goals et des paniers de basket. Et l'école dispose dorénavant des activités sportives encadrées sur le temps de midi. À la rentrée 2007, nous avons expliqué aux élèves du 1^{er} degré que nous serions plus sévères, que les exclusions seraient plus rapides. Ce discours un peu musclé était nécessaire. La situation s'est ensuite améliorée.

Certaines de nos enseignantes n'avaient jamais donné cours à des garçons. Elles ont dû s'adapter, sen-



QUAND LES MODÈLES CHANGENT...

tir ce qu'elles pouvaient accepter ou non. D'un point de vue pédagogique, la façon de donner cours est différente. Dans l'ensemble, les filles sont plus scolaires. Avec elles, on peut en général davantage discuter, négocier... Avec les garçons, il faut une réponse plus rapide, travailler davantage dans le concret, accepter leur humour, qui part parfois dans tous les sens... Au niveau des résultats scolaires, la situation reflète ce qui se passe dans les autres écoles: les filles étudient plus, sont plus mures, plus responsables. Pour elles, c'est important de réussir. Les garçons, surtout dans les milieux populaires, se projettent moins dans l'avenir.

Je suis plutôt partisane de la mixité, surtout dans les milieux que nous accueillons, issus de l'immigration et populaires. Les filles peuvent s'exprimer à l'école, alors qu'elles ne peuvent pas toujours le faire à l'extérieur. Et elles voient les garçons autrement que dans la rue. L'année dernière s'est bien mieux déroulée; le rythme est redevenu normal, et les profs ont retrouvé le plaisir de travailler". ■ **BG**

Ville ou campagne, les évolutions observées ne sont pas fondamentalement différentes, comme en témoigne **Luc MALVAUX**, sous-directeur du Collège Royal Marie-Thérèse de Herve.

"Je suis conscient d'être dans une école d'enseignement général plutôt privilégiée, où la majorité des élèves ont encore le sens du travail. Sans généraliser à l'excès, on observe, depuis longtemps, des profils relativement «classiques»: des filles plus studieuses et très stressées face aux examens, et des garçons qui ciblent ce qui leur semble important, cherchent de bons tuyaux, et manifestent moins de stress. Mais depuis 5 à 10 ans, ces derniers semblent rencontrer davantage de problèmes, et les choses ont tendance à empirer. L'an dernier, par exemple, sur 400 élèves de 5^e et 6^e (dont 55% de filles), 80% des jeunes en échec grave étaient des garçons. Pourquoi? Je n'ai pas de réponse toute faite. De nombreux élèves ont des problèmes de motivation. L'école n'est plus au centre des préoccupations comme auparavant, et elle ne constitue plus le moyen principal pour connaître et comprendre le monde qui nous entoure.

L'apprentissage par compétences a peut-être également creusé le fossé un peu plus entre filles et garçons. Il a des aspects positifs, mais les théoriciens ont donné l'impression que les savoirs étaient moins im-

portants. Les garçons, qui avaient déjà tendance à peu travailler, ont-ils cru qu'ils pouvaient encore moins le faire? D'après les éducateurs de l'école, ils sont nombreux à être de plus en plus dans un raisonnement de l'immédiat, sans voir le moyen ou le long terme. Ce qui est clair aussi, c'est que lorsqu'ils ont des problèmes, ils l'expriment moins que les filles. Quand on discute avec eux de leurs difficultés scolaires, ils donnent l'impression que ça leur passe au-dessus de la tête. Ils ne réagissent pas. Les filles manifestent leur malaise de manière plus évidente (pleurs, crises de tétanie...) et demandent plus facilement de l'aide.

Pour le PMS, les garçons ont des difficultés à se situer dans le contexte culturel (perte du statut de l'homme = chef de famille = celui qui fait vivre la famille) et économique (pourquoi étudier, s'il n'y a pas de boulot?). L'homme vit des bouleversements dans son identité, et les ados ne peuvent qu'en souffrir. Il est plus difficile de se trouver puisque les modèles basculent, ce qui accroît l'insécurité. La mixité peut également poser problème à un âge (15 ans) où le pic de testostérone est à son maximum. Il n'est pas évident de s'investir sur le plan scolaire à ce moment du développement physique et psychologique". ■ **MNL**

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE
BRIGITTE GERARD

changements

INSTITUTEUR MATERNEL
AU MASCULIN

Depuis une quinzaine d'année, Yves SCHWAIGER est instituteur... "paternel". Rencontre.

Qu'est-ce qui vous a motivé à devenir instituteur maternel?

Yves SCHWAIGER: J'ai d'abord suivi une formation en électricité dans l'enseignement technique, avant de changer tout à fait d'orientation. Ma belle-sœur, qui est institutrice, m'a un jour invité dans sa classe, et j'ai flashé sur ce métier! Je crois que c'est essentiellement dû à ma grande famille, au grand nombre de neveux, au fait d'être entouré d'enfants.

Quelles sont les réactions des enfants, lorsqu'ils voient apparaître un instituteur masculin?

YS: Elles sont très bonnes! Les enfants n'ont pas de frontière. Ils ont sans doute un peu plus peur avec un homme, parce que le papa représente peut-être plus l'autorité que la maman, mais je n'en suis même pas sûr... Cette crainte est effacée en une journée. En tout cas, j'aime me mettre à quatre pattes avec eux, ce qu'une femme fait peut-être plus difficilement! Une de mes spécificités aussi, c'est que j'adore sortir avec les enfants, plus facilement que mes

collègues féminines. Je préfère faire la classe dehors qu'à l'intérieur... Un peu trop, parfois!

Et dans la cour de récréation, vous observez des différences dans la manière dont les enfants s'adressent à vous et à vos collègues féminines?

YS: Il me semble qu'ils viennent plus se plaindre chez moi. Peut-être parce que j'aime le contact avec eux, et me mettre tout de suite à leur hauteur, ou simplement est-ce dans mon caractère... Il y a tout de même une grande différence: j'ai une grosse voix, je peux me faire entendre facilement, quand j'ai un message à faire passer!

Et de la part des parents, y a-t-il une réaction, un étonnement?

YS: Je ne le vois plus, mais au départ, il y en avait un peu. J'ai commencé voici une quinzaine d'années, au moment des suites de l'affaire DUTROUX... C'était une période un peu perturbée. Au début, je sentais un léger point d'interrogation dans

LE MONDE À L'ENVERS?

Il est 16h, le train est en retard. Sur le quai de la gare d'Etterbeek, deux lycéens discutent, le classeur entre les pieds.

- *Ton froc, il est super!*

Le jeune homme ainsi apostrophé jette un œil satisfait sur les rubans qui dépassent de son ourlet, et sur les poches froncées de son large pantalon noir...

- *J'ai beaucoup cherché, tu sais. Finalement je l'ai commandé sur Internet! Une firme qui a un catalogue formidable. Si tu veux, je te donnerai l'adresse. Ils ont aussi des chemises terribles!*

Une fille les rejoint:

- *Vous ne pourriez pas parler d'autre chose que de fringues?*

MARTHE MAHIEU

les yeux de certains parents, mais ce n'est plus le cas maintenant. En général, les parents apprécient qu'il y ait un passage chez un homme, surtout lors de séparations. ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN

TEXTE BRIGITTE GERARD

À LIRE...

HOUSSEONLOGE D., *Pourquoi les filles réussissent-elles mieux à l'école mais optent pour des professions moins valorisées?*, UFAPEC, 2009, disponible sur www.ufapec.be.

DAFFLON NOVELLE A., *Filles-garçons: Socialisation différenciée?*, Presses universitaires de Grenoble, 2006.

PLATEAU N., "Égalité des sexes: l'aveuglement du système éducatif" in *Politique*, n°60, juin 2009, pp. 22-24.

JARLEGAN A. (dir.), *Genre et éducation: institutions, pratiques, représentations*, Recherches & éducations, n°2, 2009.

ALALUF M., IMATOUCHAN N., PAHAUT S., SANVURA R., VALKENEERS A., VANDEERSWYNGHELIS A., *Les filles face aux études scientifiques. Réussite scolaire et inégalités d'orientation*, Les éditions de l'université de Bruxelles, 2003.



Photo: Philippe GERON

En guise d'illustrations statistiques des différences entre garçons et filles en matière d'enseignement, consultons trois tableaux significatifs.

Le premier compare les effectifs scolarisés dans l'enseignement spécialisé, dont on observe qu'il accueille davantage de garçons que de filles¹.

Le deuxième compare l'évolution du nombre d'hommes et de femmes inscrits dans l'enseignement supérieur, où on voit que les secondes y sont plus nombreuses que les premiers¹.

Dernière statistique: les résultats PISA 2006, qui ont fait couler beaucoup d'encre. En Communauté française de Belgique, les résultats des garçons sont systématiquement plus faibles que ceux des filles².

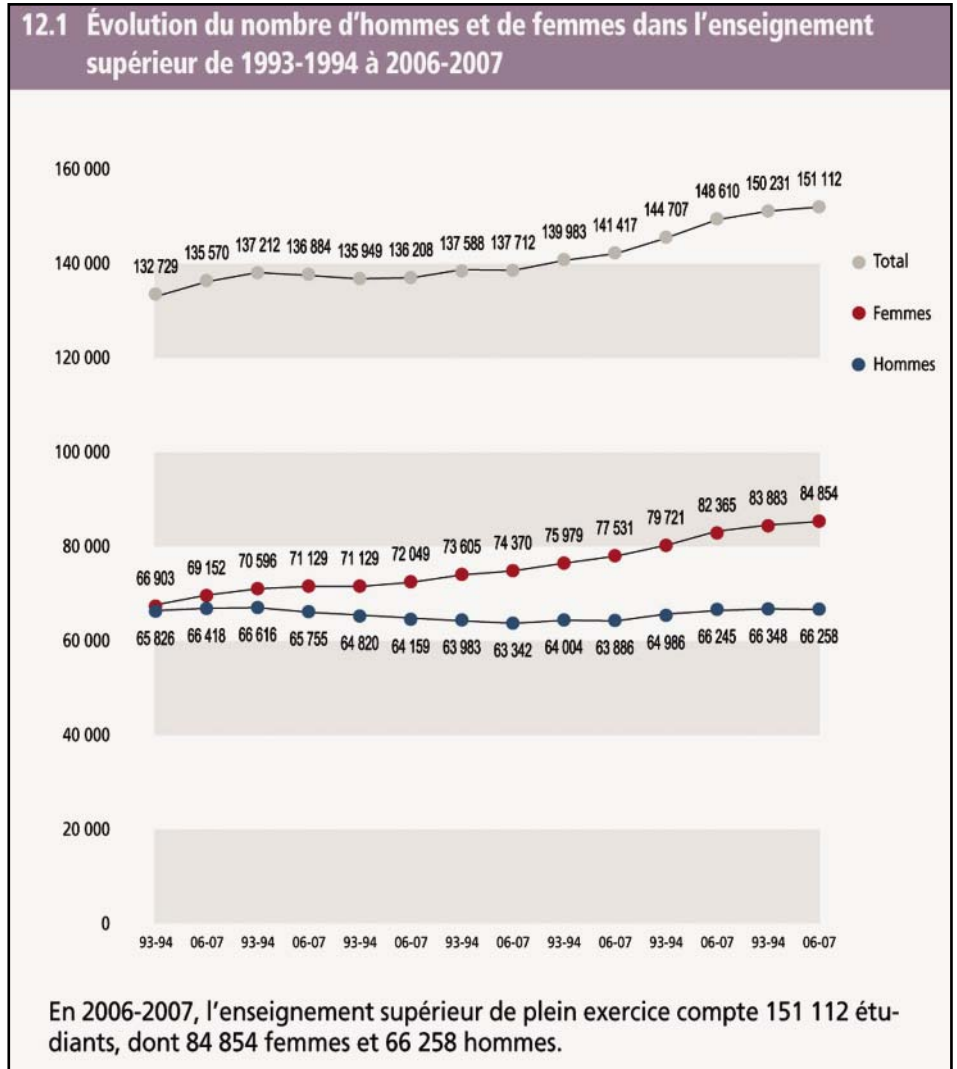
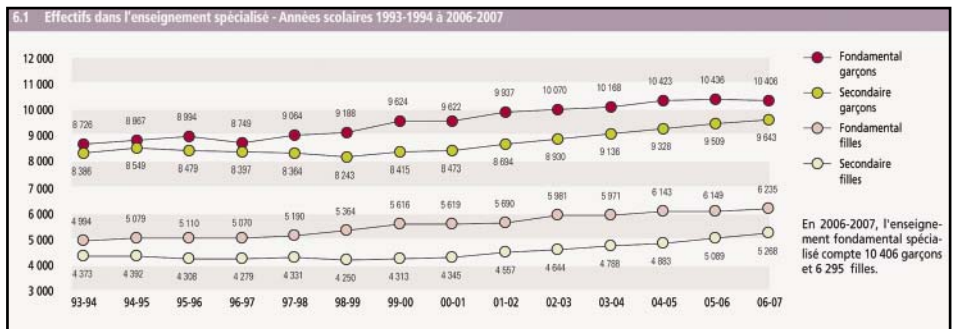
Pour analyser cette donnée étonnante, on peut recourir à des explications inhérentes aux caractéristiques actuelles de l'enseignement en Communauté française de Belgique: les stratégies d'apprentissage qui conviendraient mieux aux filles qu'aux garçons; la féminisation des personnels, très accentuée au fondamental; l'adoption de la mixité et son incidence, notamment lors de la crise de la puberté.

Mais plus fondamentalement, les moins bonnes performances scolaires des garçons ne trouveraient-elles pas une explication dans des évolutions de la société tout entière: celles du modèle de l'autorité paternelle ou du rôle des pères, par exemple? Bref, les garçons sont-ils en danger d'être progressivement disqualifiés scolairement et, partant, d'être distancés professionnellement? ■

JEAN-PIERRE DEGIVES

1. Source: Ministère de la Communauté française de Belgique/ETNIC, *Les indicateurs de l'enseignement*, n°3, édition 2008.

2. Source: PISA 2006.



Écart garçons/filles dans les résultats PISA 2006 (score moyen = 500)

	Garçons	Filles	Différence en Belgique francophone (G/F)	Différence OCDE (G/F)	Nombre de pays à différence négative
Culture scientifique	484	487	- 3	+ 2	7 *
Compréhension à l'écrit	450	498	- 48	- 36	3 **
Culture mathématique	490	491	- 1	+ 12	1 ***

* Islande, Finlande, Grèce, Corée, Nouvelle-Zélande, Norvège, Turquie
 ** Islande, Finlande, Grèce
 *** Islande

féminisation

"LES GARÇONS SONT
DANS LA RÉSISTANCE
À L'AUTORITÉ"

La féminisation du corps enseignant joue-t-elle un rôle au niveau des difficultés scolaires des garçons?

Thierry LEBRUN: Pourquoi les garçons ont-ils plus de difficultés à entrer dans une logique d'apprentissage que les filles? L'élève doit apprendre de quelqu'un, et cette personne doit faire autorité. Pour les garçons, le moment de l'adolescence est particulièrement compliqué. L'enjeu est, pour eux, de voir qui se trouve en face d'eux, ce que cette personne va leur dire... La difficulté que l'on rencontre chez les jeunes garçons, c'est en fait celle de se mettre dans la position de recevoir de l'autre. Quel que soit l'enseignant, les garçons (plus que les filles) réussissent bien avec ceux qu'ils apprécient et ont tendance à rater avec les autres. C'est le sentiment d'avoir de la valeur par rapport à l'autre qui a de l'importance ici. Qui es-tu, en tant qu'homme ou femme, pour pouvoir m'apprendre? Qu'est-ce que cet adulte montre de la façon dont il est homme ou femme? La transmission des savoirs est, bien sûr, sexuée. Mais la question du sexe n'est pas surdéterminante. Cette rencontre se fait aussi avec un homme ou une femme qui a sa personnalité. Dans la mesure du possible, le corps professoral devrait être composé d'hommes et des femmes. Les jeunes, filles et garçons, ont besoin de se confronter aux deux sexes. Ils ont d'ailleurs une très grande appétence pour une rencontre avec des adultes tiers, pour sortir de la relation parents-enfants qui, à la période de l'adolescence, fait l'objet de malentendus, de conflits.

Dans ce contexte, quelles difficultés particulières peuvent rencontrer les garçons à l'école?

ThL: D'autres éléments interviennent dans les apprentissages, notamment les autres élèves de la classe. L'adolescent se repère par rapport à l'enseignant, mais aussi via le regard des autres. Beaucoup de jeunes vérifient chez leurs camarades les effets de leur style. Ce qui intervient, ce n'est pas seulement le factuel des apprentissages, mais aussi la manière dont le jeune est apprécié. À cet âge, la maturité des garçons et des filles est variable. Celles-ci sont en général plus mures entre 12 et 15 ans. Elles s'inté-



Photo: Guy LAMBRECHTS

Quelles conséquences la féminisation du corps enseignant et la mixité peuvent-elles avoir sur les apprentissages scolaires des garçons? C'est ce qu'entrées libres a demandé à Thierry LEBRUN, psychiatre et psychanalyste, qui travaille au département des adolescents et jeunes adultes du Centre de santé mentale Chapelle-aux-champs, à Bruxelles.

ressent aux garçons plus âgés, et les garçons de leur classe se vivent dès lors comme des gamins.

Pour ce qui est des apprentissages, les filles sont moins en conflit avec la question de l'autorité. Les garçons ont davantage besoin de remettre en cause des savoirs. Et si, dans une école, les résultats scolaires sont hyper valorisés, c'est encore plus difficile. Quand les jeunes n'y arrivent pas, ils prennent la position inverse: ils ne travaillent plus. Les garçons sont davantage dans cette résistance à l'autorité. Cela masque souvent une manière de se "renarcissiser". Si on ne valorise que la réussite scolaire, ils vont se trouver nuls.

La mixité peut-elle être préjudiciable pour les garçons?

ThL: L'école a fait le choix de la mixité, et il n'y a pas de raison de revenir en ar-

rière. On peut trouver d'autres groupes non mixtes en-dehors de l'école, par exemple dans les mouvements de jeunesse, les clubs de sport... Chacun peut gérer cela à sa façon. La mixité de l'école ne constitue pas, pour moi, un problème particulier pour les garçons. D'ailleurs, en 1^{re}-2^e années du secondaire, la majorité des filles restent entre elles, et il en va de même pour les garçons. La mixité a des inconvénients, mais aussi des avantages. Certains garçons sont plus à l'aise avec les filles de leur classe car avec elles, c'est plus ludique, on est moins constamment dans une relation de type "bras de fer". Cela dépend aussi de la personnalité du jeune. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
BRIGITTE GERARD